

Vérité, doute et savoir

INTERROGER LES

MÉCANISMES DE LA PENSÉE

Josiane WOLFF

Présidente du Centre d'Action Laïque du Brabant wallon



Il importe de s'interroger sur les critères qui permettent de distinguer la simple conjecture de la connaissance.

L'une des qualités qui accompagnent la notion de vérité est la certitude. Elle peut être définie comme l'adhésion totale du sujet à ce qu'il pense. Cela commence par un bref éblouissement de l'esprit, l'impression que chaque chose a trouvé sa place et que plus rien ne pourra venir couper le fil rouge de la pensée qui se tricote dans un bel ouvrage qui tient la route. Cela se poursuit par un flux d'endorphines, appelées aussi « hormones du bonheur », car elles ont un effet antalgique, anxiolytique et antifatigue. Libérées en grande quantité, elles peuvent provoquer un état d'euphorie, d'extase ou encore d'hallucination.

LA VÉRITÉ RASSURE

« S'imaginer, se persuader, préjuger, conjecturer, supposer... » mènent à un sentiment, ambigu : l'intime conviction. Ambigu, car aucune de ces approches n'est garante de vérité. L'intime conviction est en réalité une forme de croyance. Et comme le disait si bien monsieur de Condorcet (de son nom complet : Marie Jean Antoine Nicolas de Caritat, marquis de Condorcet) : « La vérité appartient à ceux qui la cherchent et non point à ceux qui prétendent la détenir. » Nietzsche, quant à lui, propose de concevoir la vérité comme une consolation nécessaire. Elle serait une invention des humains qui, las de souffrir et incapables d'agir, se réfugierient dans la croyance rassurante d'un monde immuable permanent. Pour Nietzsche, la vérité serait une nécessité vitale.

Personnellement, je pense que la vérité n'appartient à personne et qu'il importe de s'interroger sur les cri-

tères qui permettent de distinguer la simple conjecture de la connaissance.

POURQUOI PENSONS-NOUS CE QUE NOUS PENSONS ?

La plupart du temps, une vérité démontrée ne l'est qu'à l'intérieur d'un système théorique particulier, le choix du système ne dépendant pas de son caractère vrai ou faux, mais de son utilité dans la démonstration. Ce qui explique que l'on retienne un cadre théorique valide plutôt qu'un autre n'est pas qu'il est plus vrai, mais qu'il est plus commode – c'est-à-dire plus pertinent, plus efficace. C'est ce que souligne le mathématicien Poincaré (*La Science et l'Hypothèse* – 1902). La simple démonstration mathématique d'une pensée n'est pas un gage de vérité, d'autant qu'une rhétorique parfois fallacieuse peut aussi donner priorité à l'éloquence sur la vérité.

Alors quoi ? Le scepticisme permanent ? La certitude qu'il n'y a aucune certitude ? Ou plutôt l'ouverture d'un espace-temps du dialogue, bienveillant, où l'échange et la rencontre sont possibles au-delà de l'immédiateté. En tant qu'adulte, nous n'avons pas l'habitude de remettre en question ce que nous pensons. Au contraire, nous aurions plutôt tendance à prendre notre pensée pour la vérité. En prendre conscience, cela change notre rapport au savoir.

Si j'en crois Brice, un des philosophes-animateurs du Centre d'Action laïque du Brabant wallon, « une affirmation est souvent la conclusion d'un raisonnement qu'on n'a pas tenu ». Il excelle à passer par le « Pourquoi ? », par l'exemple, le contre-exemple, pour essayer de trouver les implications du raisonnement qui en découle. Mais aussi pour que nous puissions interroger nos conclusions et les mécanismes inconscients qui font que nous pensons ce que nous pensons.

Alors, lorsqu'un interlocuteur nous demande « Pourquoi pensez-vous cela ? », prenons cette question comme un cadeau. Acceptons qu'il n'est pas en train de mettre en doute nos idées, mais qu'il tente de connaître le cheminement qui nous y a conduits. Il saura alors que nous pensons par nous-mêmes et entendra d'autant plus volontiers nos propos. Échanger deviendra un plaisir. ■